

LES FRÈRES TENEBRES.

(Suite.)

Cela ne prouvait rien, veuillez réfléchir : c'étaient deux hommes adroits, et il ne fallait pas que les frères Ténèbres pussent se douter qu'on soupçonnait leur présence,

Certes, elle était bien belle cette jeune fille, mais à la mieux considérer, plusieurs, parmi ces dames, trouvaient en elle quelque chose d'effrayant. Quoi ? Sait-on définir ces vagues avertissements ? Ce n'était ni le saphir limpide de sa prunelle, ni la délicate transparence de son teint, ni la pureté virginale de son maintien, ni l'auréole de ses blonds cheveux. Non. Rien de tout cela en particulier, mais l'ensemble ! Ecoutez ! elle était trop belle !

Quant au vieillard, le chevalier Ténèbre avait beau cacher son front satanique sous les masses vénérables de cette chevelure de neige. Quelques-unes de ces dames n'étaient pas d'hier ! Quelles rides profondes ! quel teint ravagé ! quelle force ! mais quelle fatale tristesse !

On pouvait aller dans la plaine du Grand-Waraden et chercher, sous la moisson, les tombes noires ; on pouvait soulever les pierres qui portaient les mystérieuses inscriptions. Rien dans les tombes ! C'était ailleurs qu'il fallait trouver aujourd'hui le chevalier Ténèbre et le prêtre vampire.

L'orchestre donna deux longs accords, suivis d'une batterie arpégée, sur laquelle Mlle d'Arnheim entonna le *Fons amoris* de Haydn. Elle avait une voix de mezzo-soprano d'une sûreté magnifique et d'une incomparable valeur. Ces dames avaient attendu une contralto, mais elles n'en étaient plus à s'attarder aux objections de la raison.

Dans son embrasure, Gaston buvait avec délire à cette coupe enchantée ; — près de la porte, monsieur Bénédicte posait sa main ouverte au-devant de ses yeux, sans doute pour cacher son regard inquisiteur. Celui-là jouait au dilettante, mais Mme la princesse, qui le guettait, croyait voir une lueur perçante au travers de ses doigts. C'était son regard, fixé sur Dlle d'Arnheim.

Lorsque la dernière note mourut dans le gosier de la virtuose, et pendant que l'orchestre frappait ses derniers accords, M. le baron d'Altenheimer, qui jusqu'alors était resté froid comme un bronze, donna bruyamment le signal des applaudissements. Ces dames l'imitèrent aussitôt, pensant que cela faisait partie de leur rôle. Les deux prélats et en général la partie mâle de l'assemblée, pris d'une admiration plus sincère, applaudirent avec entraînement. Ce fut un véritable triomphe ; aucune protestation ne vint rompre l'unanimité des acclamations. Gaston seul n'applaudissait pas, parce qu'il avait ses deux mains appuyées contre son cœur.

Il y eut une circonstance singulière. Aux premiers bravos, la grande figure du vieillard qui se tenait assis à gauche de l'orchestre et un peu en

arrière se redressa. On eût pu lire dans ses yeux un étonnement pénible, et comme une expression de fierté blessée ; puis sa tête blanchie retomba sur sa poitrine, et deux grosses larmes roulèrent dans les rides de ses joues. Mlle d'Arnheim rougit des épaules jusqu'au front, salua profondément, saisit le bras de son père et disparut.

M^{sr} de Quélen fit le tour de son cercle et recueillit les suffrages avec un paternel plaisir. On attendait de toutes parts : Charmant ! charmant ! un gosier admirable ! de l'âme ! un merveilleux style ! Ceux qui ont l'oreille fautive et sourde, majorité dans toute salle de concert, parlaient plus haut que les sensitifs, et ces dames, rendues corps et âme à leur nouvelle profession, enchérissaient chaudement sur le tout.

M. le baron d'Altenheimer était redevenu statue. Son regard, mystérieux comme un livre fermé, ne répondait rien à tous ces beaux yeux interrogateurs qui se fixaient sur lui. Le moment n'était pas arrivé : il fallait de la prudence !

Il y avait cependant une curiosité qui bouillait mieux et plus fort que les autres impatiences. Mme la princesse n'y tenait plus ! Elle se tourna vers son fils qui rêvait, Dieu sait à quoi, dans son embrasure, et lui fit signe de la venir trouver. M. le marquis de Lorgères s'éveilla et obéit.

— Gaston, lui dit-elle tout bas et avec beaucoup de mystère, vous savez ce qui se passe ici ?

— Ce qui se passe, madame ? répondit Gaston ; oui, certes.

— Voulez-vous me rendre un service ?

— Avec plaisir.

— Ce serait de lier conversation... adroitement, vous comprenez..., avec M. le baron d'Altenheimer, et....

— Mais, s'interrompit-elle avec découragement, vous êtes si timide, mon pauvre enfant.

Elle ajoutait en elle-même, nous le croyons : — et si simple !

— Et quoi ? demanda cependant Gaston d'un accent que sa mère trouva, ma foi, fort délibéré.

— Et de vous informer près de lui, acheva-t-elle avec un sourire où naissait un espoir, si ce sont eux que nous venons de voir.

— Eux..., répéta Gaston ; eux qui, madame, je vous prie ?

La princesse frappa du pied et répondit :

— Mon Dieu ! les Frères Ténèbre !

Gaston la regarda d'un air stupéfait. Elle vit bien qu'elle avait eu tort d'espérer. Gaston n'était pas encore à la hauteur.

— Allez, dit elle pourtant, et faites comme vous pourrez.